



Cahiers d'études africaines

171 | 2003
Varia

Vansina, Jan. – *Le Rwanda ancien : le royaume Nyiginya*

Paris, Karthala, 2001, cartes, 289 p.

René Lemarchand



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/1540>

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 693-695

ISBN : 978-2-7132-1810-1

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

René Lemarchand, « Vansina, Jan. – *Le Rwanda ancien : le royaume Nyiginya* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 171 | 2003, mis en ligne le 15 février 2007, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/1540>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Cahiers d'Études africaines

Vansina, Jan. – *Le Rwanda ancien : le royaume Nyiginya*

Paris, Karthala, 2001, cartes, 289 p.

René Lemarchand

- 1 Voici un livre fascinant, provocateur, riche de réflexions sur le passé et le présent, un livre choc, écrit par le plus réputé des historiens du Rwanda précolonial. En nous invitant à le suivre dans cette plongée dans l'histoire, Jan Vansina prend en quelque sorte le relais des *abacurabwenge* de l'ancien Rwanda (« ceux qui forgent le savoir »). À ceci près, cependant, que ces derniers étaient les vecteurs d'une histoire officielle que l'auteur s'est efforcé de démystifier dès 1962, à travers les pages d'un ouvrage bien connu des historiens du Rwanda, *L'évolution du royaume du Rwanda des origines à 1900* (Bruxelles, Académie royale des Sciences d'Outre Mer, 1962). S'inspirant des données extraites des Historiques des Territoires et des Rapports de sortie de charge des administrateurs territoriaux – réunies dans *Historique et Chronologie du Ruanda* (1956) – pour la première fois un historien osait mettre en question les dogmes de l'historiographie missionnaire. Les cibles ont pour noms les R. P. de Lacger, Delmas, Pagès, mais aussi l'abbé Alexis Kagame, dont les travaux reflètent en grande partie l'orthodoxie des milieux de la cour Nyiginya.
- 2 De cet ouvrage pionnier se dégage une idée-clé : rien n'importe plus pour la compréhension de l'histoire du Rwanda que de nous défaire d'une conception linéaire de son évolution, plus ou moins plaquée sur le modèle de la monarchie française, comme le fit en son temps le R. P. de Lacger. Loin d'obéir à une poussée expansionniste irrésistible qui poserait en contrepartie à la faiblesse des masses paysannes mal dégrossies la supériorité guerrière et l'astuce politique des élites tutsi, l'histoire du Rwanda ancien révèle une dialectique singulièrement plus complexe. Non seulement faut-il tenir compte des rapports tourmentés entre la royauté et les sociétés périphériques, entre le tambour et la houe, mais aussi des conflits qui déchirent la cour. La « leçon de méthode » est non moins importante : seul un inventaire critique des types de traditions orales permet de démêler les sources officielles des récits historiques ; c'est en mesurant l'écart qui les

sépare dans le temps et dans l'espace, tout en tenant compte des motifs qui les sous-tendent, que l'histoire du royaume devient intelligible.

- 3 *Le Rwanda ancien* reprend cette thématique et l'approfondit sur la base de sources orales jusqu'à présent largement inexploitées. Le livre est le fruit d'une enquête sur le terrain menée dans les années 1950 sous les auspices de l'Institut de recherches en Afrique centrale (IRSAC) d'Astrida (aujourd'hui Butare) : l'objet de ce travail était de recueillir plusieurs centaines de récits populaires connus sous le nom d'*ibiteekerezo* (à ne pas confondre avec les *intekerezo*, d'origine plus récente et souvent peu fiables). À travers ces récits émerge une vision de l'histoire « par le bas » qui invite à poser un regard critique sur les traditions de la Cour. C'est en fait tout un pan de l'histoire officielle du Rwanda qui s'effondre sous le poids de ces témoignages venus de régions périphériques. Le contraste est étonnant entre la reconstruction de Vansina et ce qu'il appelle la version « canonique » de l'histoire. D'un côté, l'histoire du royaume Nyiginya se confond avec celle des rois ; autant que la geste de ses *bami* – tous issus d'un ancêtre commun, le fameux Gihanga (« Le Créateur »), véritable fondateur de Kanyarwanda – sa longue durée, semble-t-il, est une raison de plus de vénérer les symboles de la monarchie, et ses brillantes avancées depuis le XI^e siècle sont indissociables de la civilisation qui a pour emblème le « Tambour victorieux » (*Inganji Kalinga*, titre d'un des premiers ouvrages d'Alexis Kagame). De l'autre, une histoire qui porte la trace des drames vécus en dehors de la Cour et réduit de plusieurs siècles le champ historique de la monarchie, une histoire qui met en scène des acteurs jusqu'alors laissés dans l'ombre, mais tous, d'une manière ou d'une autre, parties prenantes dans les affrontements et guerres civiles soigneusement effacés de la mémoire officielle.
- 4 L'apport du *Rwanda ancien* à la compréhension du « nouveau Rwanda » – colonial, postcolonial, et post-génocidaire – est difficilement contestable. D'abord et surtout en raison de l'éclairage inédit qu'il apporte aux changements de signification des termes hutu et tutsi. La lecture du chapitre 5 (« Les transformations sociales du XIX^e siècle ») nous entraîne bien loin des vieux poncifs de l'historiographie coloniale. Il n'est plus question de race, ni de catégories sociales fixées à jamais par l'élevage ou l'agriculture. L'auteur situe son analyse dans le registre d'une lente évolution des rapports de forces entre gouvernants et gouvernés : loin de reproduire l'opposition binaire entre éleveurs et agriculteurs, la poussée démographique enregistrée au début du XVIII^e siècle, entraînant à son tour une paupérisation de la société, ouvre la voie à une multiplication des domaines réservés (*ibikingi*), au morcellement des provinces, à une rapide prolifération des commandements et, en fin de compte, à de nouveaux clivages d'ordre politique et social, non seulement entre les élites de la Cour et leurs sujets, entre les chefs et leurs serviteurs, mais entre combattants et non-combattants, et enfin, suivant un processus qui fera tache d'huile à travers tout le royaume, entre agriculteurs et pasteurs. L'événement capital dans l'émergence d'une prise de conscience hutu est l'institutionnalisation de la corvée (*uburetwa*) dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. « Désormais », écrit Vansina, « les termes Hutu et Tutsi désigneront avant tout non plus une situation de classe ou de dépendance ou une occupation, mais un statut absolu » (p. 174). Contrairement à ce que certains prétendent, les identités Hutu et Tutsi ne sont donc pas une invention de l'État colonial, pas plus que les violentes insurrections qui ici et là opposèrent les éléments « corvéables » à leurs maîtres ; c'est en investissant le domaine des relations sociales par la race – en transformant un statut de servilité absolue en identité raciale – que l'État

colonial et ses « historiologues » introduisent un changement majeur, et singulièrement nocif, dans les rapports Hutu-Tutsi.

- 5 Cela n'implique aucunement l'absence d'affrontements au niveau des élites. Il suffit pour s'en rendre compte de lire le récit que nous offre Vansina du règne de Rwabugiri, trop souvent considéré comme le symbole d'une monarchie triomphante, arrivée au sommet de la puissance et de la gloire. On comprend, à la lecture des innombrables et sanglantes luttes de factions entre élites tutsi, et des non moins violents affrontements entre la Cour et les « roitelets » (*bahinza*) du Nord et de l'Ouest, pourquoi l'auteur décrit le règne de Rwabugiri comme une longue série de « cauchemars ». Si la « rapacité chaotique » des grandes familles tutsi explique en partie leurs luttes intestines, elle nous éclaire aussi sur l'expansion spectaculaire du royaume sous Rwabugiri. Mais la présence nyiginya au Nord et à l'Ouest reste extrêmement précaire, fondée en partie sur la force, en partie sur les relations de clientèle ou d'échange de redevances. Contrairement à ce que prétendent aujourd'hui les autorités de Kigali, les avancées de la monarchie en direction du Nord Kivu ne donnent pas lieu à un redécoupage des frontières du royaume, mais tout au plus à un élargissement du domaine des relations de clientèle.
- 6 Au regard du drame de 1994, un des aspects les plus troublants du travail de Vansina – et sans doute les plus sujets à controverse – se rapporte au principe de culpabilité collective qui définissait, au Rwanda comme au Burundi, les rapports de la monarchie avec ses ennemis. Ce qui signifie, en clair, que toute la communauté doit payer les crimes commis par un individu ou une famille. Il serait trop facile d'y percevoir une continuité historique de pratiques génocidaires qui dépassent le clivage Hutu-Tutsi. À aucun moment l'auteur n'emploie le terme « génocide » pour qualifier les massacres commis au nom du « Tambour victorieux ». Certains, néanmoins, seront tentés d'avoir recours à une homologie structurale et de confondre ressemblance et analogie. Sans doute ne peut-on exclure que cette lecture du passé ne donne cours à une mise en évidence de ressemblances de comportements pour construire des parallélismes cachés ; mais de là à conclure que les massacres de l'ancien royaume « expliquent » le génocide de 1994, il n'y a qu'un pas que l'auteur se refuse de franchir.
- 7 Vansina est parfaitement conscient de ce danger : « On peut à bon droit se méfier des leçons du passé qui reposent sur un parallèle direct de quelque caractéristique d'un passé non défini avec une situation actuelle » (p. 251). Mais cette salutaire mise en garde ne l'empêche pas de constater que les questions soulevées par l'histoire du Rwanda ancien n'ont rien perdu de leur pertinence. Par exemple : « Quel groupe devrait aujourd'hui reprendre le rôle dynamique de cette noblesse d'antan ? Comment contrecarrer la tendance néfaste à la concentration du pouvoir entre les mains d'un groupe de plus en plus petit, qui semble être inhérent à une telle situation ? Comment prévenir les processus d'exclusion qui permettent une telle concentration du pouvoir entre si peu de mains ? Comment prévenir l'anomie possible ? Comment pallier l'aliénation du gros de la population qu'une telle situation peut entraîner ? En d'autres mots, comment mobiliser la population ? » (p. 253). Si légitime soit-il de s'interroger sur ces questions, les réponses sont loin d'être évidentes. On ne peut que souscrire à l'idée qu'une « réflexion poussée sur la signification de cette histoire pour le présent peut déboucher sur des initiatives fructueuses pour une nouvelle construction du pays » (*ibid.*). Encore faudrait-il que les nouveaux maîtres du Rwanda en aient non seulement la volonté mais la capacité. Si le génocide de 1994 est sans précédent dans l'histoire précoloniale, le Rwanda post-génocidaire est également sans aucune commune mesure avec l'ancien Rwanda :

comment « mobiliser la population », pour reprendre l'expression de Vansina, sans risquer la mise en branle de nouveaux affrontements ethniques dont les débordements menacent déjà toute la sous-région ?

- 8 Dans la mesure où ce livre remet en question de larges pans de l'histoire officielle et, ce faisant, montre que le problème Hutu-Tutsi a des racines beaucoup plus lointaines que ne le prétendent ceux qui rejettent sur l'État colonial la pleine et entière responsabilité de ces antagonismes – mais sans pour autant l'exonérer de ses méprises idéologiques, de sa méconnaissance de l'histoire et, en fin de compte, de son rôle d'incubateur – on comprend que *Le Rwanda ancien* ait donné matière à des commentaires critiques autant chez les historiens que dans les milieux proches du pouvoir à Kigali. Il serait doublement regrettable, cependant, que la polémique l'emporte sur l'échange scientifique. Le résultat serait d'alimenter de nouvelles querelles idéologiques et de priver la libre communauté des sciences sociales d'un dialogue serein qui lui, en revanche, pourrait jeter les bases d'une meilleure entente, en tout cas d'une meilleure compréhension du passé.